

Nouvelles perspectives sur les Cañaris d'hier et d'aujourd'hui : la céramique des Andes méridionales de l'Équateur de 100 av. J.-C. jusqu'à nos jours

Nuevas perspectivas sobre los cañaris de ayer y hoy: la cerámica de los Andes Meridionales del Ecuador desde 100 a.C. hasta la actualidad

New perspectives on the Cañaris, past and present: Andean pottery of southern Ecuador from 100 BC to the present day

Catherine Lara



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/16401>

DOI : 10.4000/jsa.16401

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 65-104

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Catherine Lara, « Nouvelles perspectives sur les Cañaris d'hier et d'aujourd'hui : la céramique des Andes méridionales de l'Équateur de 100 av. J.-C. jusqu'à nos jours », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 104-2 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/16401> ; DOI : 10.4000/jsa.16401

Nouvelles perspectives sur les Cañaris d'hier et d'aujourd'hui : la céramique des Andes méridionales de l'Équateur de 100 av. J.-C. jusqu'à nos jours

Catherine LARA *

Les Cañaris constituent une population actuellement implantée dans les Andes méridionales de l'Équateur. Ils affirment être les descendants du groupe homonyme qui – d'après les données archéologiques – a habité ce territoire au moins à partir de 100 av. J.-C., et ce jusqu'à l'arrivée des Incas, puis des Espagnols, entre les ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Une étude ethnohistorique récente affirme toutefois que les Cañaris préhispaniques n'auraient quasiment pas survécu à ces deux conquêtes successives, et que les Cañaris contemporains sont en fait issus du métissage entre des populations non locales. Cet article se propose d'interroger cette hypothèse à partir de la mise en œuvre d'une approche technologique appliquée à l'étude comparative de la céramique passée et actuelle de la région. Les résultats obtenus apportent également des éléments nouveaux quant à la compréhension de la variabilité de la céramique cañari précolombienne. [Mots-clés : technologie céramique, battage, ethnoarchéologie, Andes septentrionales, Équateur, Cañaris.]

Nuevas perspectivas sobre los cañaris de ayer y hoy: la cerámica de los Andes Meridionales del Ecuador desde 100 a.C. hasta la actualidad. Los cañaris son una población actualmente asentada en los Andes meridionales del Ecuador. Afirman ser los descendientes del grupo homónimo que –según los datos arqueológicos– ocupó el mismo territorio entre al menos 100 a.C. y la llegada de los incas y españoles entre los siglos ^{xv} y ^{xvi} de nuestra era. Un estudio etnohistórico reciente afirma no obstante que los cañaris prehispánicos prácticamente no sobrevivieron a estas dos conquistas sucesivas, y que los cañaris actuales son en realidad el resultado del mestizaje entre poblaciones no locales. El presente artículo se propone comprobar esta hipótesis a través de la puesta en práctica de un enfoque tecnológico aplicado al estudio comparativo de la cerámica pasada y actual de la región. Los resultados obtenidos permiten además aportar nuevos elementos en cuanto a la comprensión de la variabilidad de la cerámica cañari precolombina. [Palabras clave: tecnología cerámica, golpeado, etnoarqueología, Andes Septentrionales, Ecuador, cañaris.]

* UMR 7055 « Préhistoire et technologie », Maison archéologie et ethnologie, René-Ginouvès, NANTERRE [catherine.lara@mae.u-paris10.fr].

New perspectives on the Cañaris, past and present: Andean pottery of southern Ecuador from 100 BC to the present day. The Cañaris are a group currently settled in the southern Andes of Ecuador. They claim to be the descendants of the homonym group which—according to archaeological data—inhabited the same territory between at least 100 BC and the arrival of the Incas and Spaniards between the xv and xvi centuries AD. However, a recent ethnohistoric study claims that the vast majority of Precolumbian Cañaris did not survive these two successive conquests, and that the modern Cañaris are actually the result of a cultural mix between non local groups. This article seeks to test this hypothesis through the implementation of a technological approach applied to a comparative study of the ancient and current ceramics from the southern Andes of Ecuador. The results obtained also shed new light on the variability of Cañari Precolumbian ceramics. [Key words: ceramic technology, beating, ethnoarchaeology, Northern Andes, Ecuador, Cañaris.]

Le terme « Cañari » désigne aujourd’hui une population d’environ 150 000 personnes établies pour la plupart entre les provinces de Cañar et d’Azuay (Quindi-Pichisaca 2011, p. 33 – voir Figure 1). On le rencontre pour la première fois au xvi^e siècle, dans les documents narratifs et administratifs retraçant la conquête et la colonisation de cette région par les Espagnols.

Si les Cañaris contemporains revendiquent des racines précolombiennes locales, une hypothèse récente (Hirschkind 2013, p. 59) avance toutefois que les conquêtes inca (entre 1463 et 1490) et espagnole (à partir de 1533 ; *ibid.*, p. 42) auraient presque entièrement décimé les Cañaris précolombiens. Les groupes s’autoproclamant Cañaris aujourd’hui seraient dès lors le résultat de mélanges entre des groupes venus d’ailleurs.

L’étude comparative des céramiques précolombiennes et actuelles des Andes méridionales équatoriennes à partir d’une approche technologique – méthode appliquée pour la première fois dans la région –, permet de nuancer l’hypothèse d’une disparition totale des Cañaris précolombiens et d’apporter de nouveaux éléments quant à la chronologie cañari précolombienne actuellement en vigueur. Cet article vise à rendre compte de la démarche empruntée. Pour ce faire, un bref état des lieux de la bibliographie concernant les Cañaris est tout d’abord détaillé. Nous présentons ensuite de manière synthétique les fondements de la méthodologie choisie avant de décrire le corpus étudié, les résultats et les interprétations obtenus.

Les Cañaris : état des lieux des recherches archéologiques et ethnohistoriques

Les Andes équatoriennes (ou Sierra) se trouvent entre la plaine du littoral pacifique (ou côte) à l’ouest et les basses terres amazoniennes à l’est (Figure 1). En Équateur, la cordillère des Andes constituant la Sierra a la particularité d’être parsemée de vallées relativement étendues (*hoyas*). Dans la Sierra sud, ces

hoyas – au nombre de quatre – se trouvent à 2 000 m d'altitude en moyenne. Chacune d'entre elles se caractérise par des microclimats dont la température peut varier entre 6 et 18 °C, et le niveau annuel des précipitations, entre 400 et 4 000 mm. Cette diversité engendre à son tour une grande variété d'espèces au niveau de la flore et de la faune.

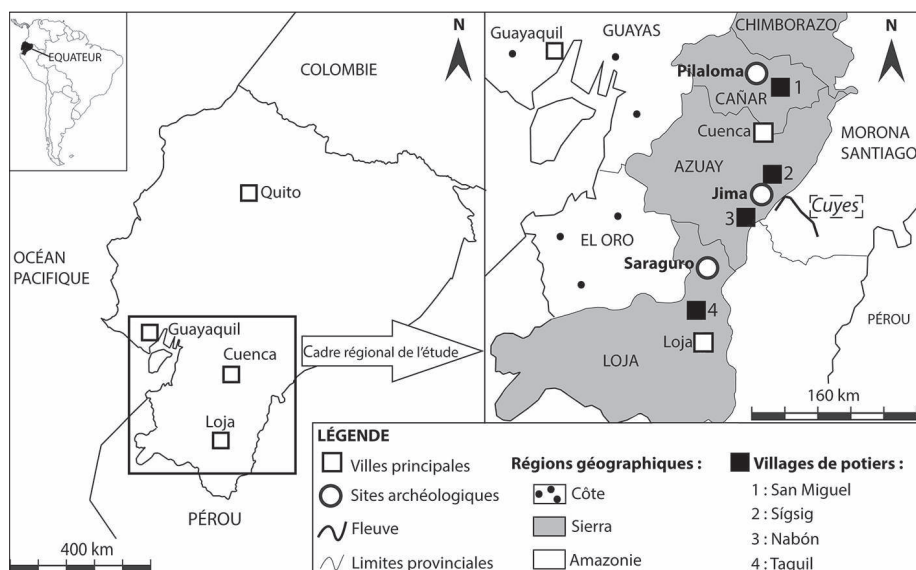


Fig. 1 – Cadre géographique de l'étude : emplacement de la zone d'étude en Équateur et principaux noms de lieux cités dans le texte.

Les premières traces d'une présence humaine connues à ce jour dans les Andes du Sud de l'Équateur remontent à au moins 8000 av. J.-C. – période dite du Précéramique, correspondant à l'époque des populations de chasseurs-collecteurs (Lynch et Pollock 1981, p. 103 ; Temme 1982, p. 148). Le laps de temps compris entre le V^e et le II^e millénaire av. J.-C. constitue un hiatus culturel dans la chronologie locale. L'occupation suivante (1400 av. J.-C. à 100 apr. J.-C., ou Formatif) est connue sous le nom de « tradition Narrío ». Elle correspond à des populations agricoles, céramistes et sédentaires (Collier et Murra 2007, p. 20 ; Gomis 2007, p. 300 ; Grieder 2009, p. 28).

Viennent ensuite deux grandes traditions céramiques : Tacalshapa et Cashaloma. D'après Idrovo et Gomis (2009, p. 40), les porteurs de la tradition Tacalshapa correspondraient à ceux qu'ils appellent les « Proto Cañaris », et ceux de Cashaloma, aux Cañaris à proprement parler. Que sait-on aujourd'hui de chacune de ces deux traditions ?

Les « Proto Cañaris » : la céramique Tacalshapa

Tacalshapa est une tradition céramique essentiellement implantée dans la zone comprenant les provinces actuelles d'Azuay et de Cañar (Idrovo 2000, p. 52 ; Jijón y Caamaño 1997, p. 296)¹. Uhle et Jijón y Caamaño ont été les premiers à l'identifier (Meyers 1998, p. 172). Meyers (*ibid.*) et Idrovo (2000, p. 53) ont ensuite complété leurs travaux ; on leur doit en effet la typologie la plus communément reconnue de cette tradition céramique (voir Figure 2). Pour Meyers, Tacalshapa s'étale entre 300 av. J.-C. et 800 de notre ère, tandis qu'Idrovo (2000, p. 54, 59) propose une période comprise entre 500-200 av. J.-C. et 1100-1200 apr. J.-C. Alors que Meyers subdivise Tacalshapa en quatre phases, Idrovo en distingue seulement trois (voir Figure 2). Le découpage chronologique de Tacalshapa proposé par chacun de ces auteurs a été défini à partir de l'évolution des formes et des décors, interprétée à la lumière des traditions régionales voisines (notamment celles originaires de la côte équatorienne et du nord du Pérou).

Phase	Dates	Emplacement (province)	Référence
Tacalshapa IV	700 à 900 apr. J.-C.	Cañar ?	Meyers 1998, p. 185
Tacalshapa III	500 à 1200 apr. J.-C.	Azuay	Idrovo 2000, p. 55
	500 à 700 apr. J.-C. (?)	Azuay, Cañar	Meyers 1998, p. 185
Tacalshapa II	100 av. J.-C. à 500 apr. J.-C.	Azuay, Cañar	Meyers 1998, p. 181
	200-100 av. J.-C. à 500 apr. J.-C.	Azuay (aussi Cañar)	Idrovo 2000, p. 54 ; Idrovo et Gomis 2009, p. 42
Tacalshapa I	300 av. J.-C. à 100 av. J.-C.	Azuay (aussi Cañar, Loja)	Meyers 1998, p. 180
	500 av. J.-C. à 200-100 av. J.-C.	Cañar, Azuay	Idrovo 2000, p. 54 ; Idrovo et Gomis 2009, p. 41

Fig. 2 – Découpage chronologique et géographique de Tacalshapa d'après Idrovo (2000) et Meyers (1998).

1. Si les provinces contemporaines de Cañar et d'Azuay constituent le cœur du territoire cañari précolombien, ce dernier aurait également « débordé » sur ce qui est aujourd'hui l'extrême sud de la province de Chimborazo, l'est de El Oro et de Guayas, l'ouest de Morona Santiago ainsi que le nord de Loja (Hirschkind 2013, p. 43 : voir Figure 1). Dans l'ensemble, ces espaces frontaliers sont moins connus, ce qui complique à l'heure actuelle la délimitation cartographique précise du territoire cañari précolombien.

Idrovo (2000, p. 53) souligne toutefois que sa proposition de classement reste provisoire, dans la mesure où elle est issue d'une description stylistique d'objets pour la plupart dépourvus de contexte archéologique. Ces objets sont remarquablement semblables aux récipients collectés par Rivet dans les sépultures des provinces d'Azuay et de Cañar (Verneau et Rivet 1912, p. 115, 117). Cette similitude nous amène à proposer l'hypothèse que les vases en question se rattacheraient vraisemblablement à des contextes cérémoniels. Dans ce sens, les prospections et ramassages de surface/sondages subséquents effectués par Wazhima et Morocho à Jima (1990, p. 96), Almeida *et al.* (1991) dans l'ensemble de la province d'Azuay, ainsi que par Ogburn (2001, p. 360) à Saraguro (voir Figure 1) offrent un aperçu de ce que pourrait avoir été le matériel Tacalshapa domestique.

La Figure 3 (voir page suivante) tente de mettre en parallèle de manière très synthétique les principales caractéristiques stylistiques et techniques de la céramique Tacalshapa « cérémonielle » (Phases I, II, III) telles qu'établies par Idrovo et Meyers d'une part et, d'autre part, celles du Tacalshapa « domestique » évoqué par les auteurs mentionnés ci-dessus. En ce qui concerne le façonnage, il est question de battage, technique qui consiste à donner forme à un récipient en frappant simultanément ses parois internes et externes à l'aide d'outils – ici munis de tenons – appelés battoirs (Roux 2016, p. 96). S'il est vrai que des battoirs ont été retrouvés en contextes archéologiques cañaris (Idrovo 2000, p. 61 ; Sjöman 1989, p. 12 ; Valdez 1984, p. 169 – voir pages suivantes Figure 4c, d), aucun des auteurs cités mentionnant le recours au battage ne précise quelles sont les caractéristiques de leurs céramiques les ayant menés à y observer l'emploi de cette technique. Dans le cas des céramiques Tacalshapa II, Idrovo (1989, p. 6) souligne que l'emploi du battage demeure hypothétique.

En ce qui concerne le traitement de surface, il est question de brunissage pour le Tacalshapa « cérémoniel » – technique qui consiste à frotter les parois à l'aide d'un outil dur afin de leur donner un aspect brillant (Rice 1987, p. 138). Le Tacalshapa « domestique » comporte des engobes – revêtements argileux appliqués sur les parois pour les imperméabiliser et/ou créer des effets chromatiques décoratifs (Balfet *et al.* 1989, p. 121). Le Tacalshapa « cérémoniel » se démarque par le recours à des décors, beaucoup moins présents dans le matériel « domestique ». Au niveau des formes, les bols (Figure 4e) et les pots se retrouvent aussi bien dans le matériel « cérémoniel » que dans le matériel « domestique », tandis que chacun possède également des types morphologiques propres (Figure 4f) : par exemple, les vases globulaires à col anthropomorphe sont une spécificité du Tacalshapa « cérémoniel » (Figure 4a, b).

Vers l'an 1000 de notre ère, une vague migratoire en provenance des basses terres amazoniennes serait arrivée dans la Sierra du Sud de l'Équateur via les piémonts orientaux, y provoquant un déséquilibre social, probablement

Techniques/ styles	Tacalshapa « cérémoniel »			Tacalshapa « domestique »		
	I	II	III	Jima	Azuay	Saraguro
Façonnage	?	battage	?	battage, colombi- nage	colom- binage (bord)	?
Finition	?			?		peu soignée
Traitements de surface	?	brunissage		engobage		
Décors	décors en surface (dont négatif)			?		
		décors en relief/creux (incision)				
Formes	bols, marmites, coupes, bou- teilles, vases à col anthropo- morphe (évolution progressive des dimensions au cours des 3 phases)			ouvertes et fermées	bols, marmites (dont à pieds coniques ajourés), assiettes, récipients à pied annulaires	bols, marmites, assiettes, récipients à pied annulaires
Cuisson	?			non-oxy- dante	partiel- lement oxydante	?

Fig. 3 – Mise en parallèle synthétique des caractéristiques stylistiques et techniques du Tacalshapa « cérémoniel » (d'après Idrovo 2000, p. 53 ; Meyers 1998, p. 172) et « domestique » (d'après Almeida *et al.* 1991, p. 59 à Azuay ; Ogburn 2001, p. 237-253 à Saraguro ; Wazhima et Morocho 1990, p. 39 à Jima).

rattaché à la disparition de la céramique Tacalshapa et sa supplantation par une multiplicité de styles céramiques, parmi lesquels Cashaloma est le plus connu (Idrovo 2000, p. 87). Toutefois, ainsi que nous l'avons précisé plus haut, la majorité du matériel Tacalshapa (et en partie Cashaloma) ayant servi à établir la chronologie régionale provient de contextes d'origine inconnue. En conséquence, nous disposons de peu de datations associées à ces types céramiques (seize dates recensées au total, voir Figure 5). Il existe dès lors des doutes quant à la nature strictement diachronique du lien entre Tacalshapa et Cashaloma, laissant place à l'hypothèse d'une éventuelle synchronie entre les deux. Des arguments de nature chronologique et spatiale paraissent conforter cette dernière hypothèse.

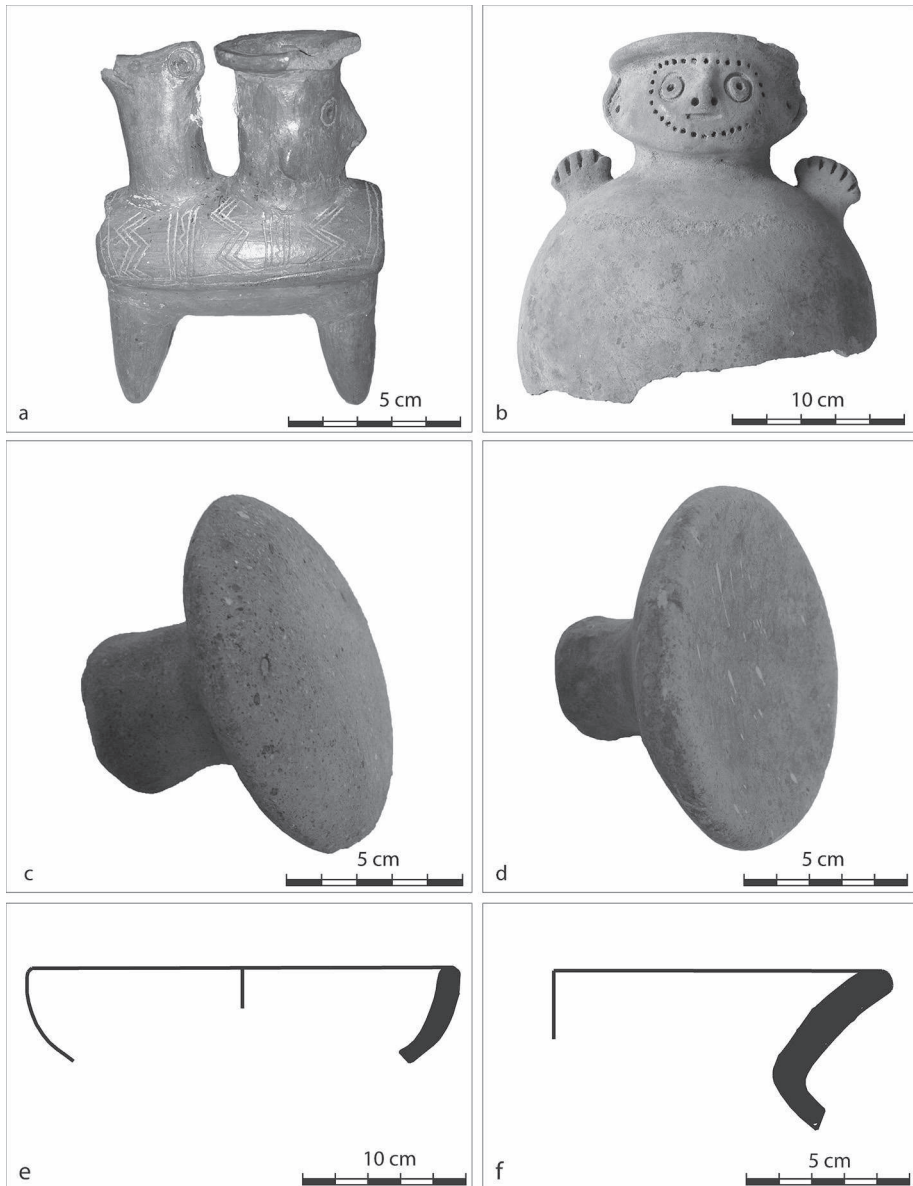


Fig. 4 – Céramique de la phase Tacalshapa : a. récipient anthropomorphe (musée Pumapungo, Cuenca, Équateur) ; b. récipient anthropomorphe (Pumapungo C113.2.91) ; c. battoir (Pumapungo C4768.1.80) ; d. contre-battoir (Pumapungo C4777.1.80) ; e. bol de Saraguro (Ogburn 2001, p. 243) ; f. récipient à col haut de Saraguro (Ogburn 2001, p. 239).

D'un point de vue chronologique, les dates recensées indiquent qu'il est en effet possible que Tacalshapa se soit prolongé au-delà du I^{er} millénaire (au moins jusqu'à 1320 +/-255 apr. J.-C. : Valdez 1984, p. 228), tandis que Cashaloma pourrait avoir commencé bien plus tôt (440+/-80 apr. J.-C. ; Meyers *in* Jaramillo 1976, p. 123). Cependant Alcina Franch (1981, p. 99) souligne que le contexte de cette date Cashaloma ancienne est peu fiable. Mais il précise lui-même que les dates de la céramique Cashaloma qu'il a obtenues – les seules existant pour cette période avec les cinq de Meyers et Jaramillo (voir Figure 5) – proviennent exclusivement d'un seul site (Pilaloma, près d'Ingapirca – voir Figure 1), ce qui sous-entend que l'existence de sites Cashaloma plus anciens n'est pas à exclure (voir aussi Fresco 1984, p. 184).

D'un point de vue géographique, la majorité du matériel Tacalshapa d'origine connue provient de la province d'Azuay, tandis que celle de Cañar concentre l'essentiel de la céramique Cashaloma (Idrovo et Almeida 1977). Si Cashaloma apparaît effectivement en 1000 apr. J.-C., et qu'aucune autre céramique n'est mentionnée à Cañar depuis la fin de Narrío (100 apr. J.-C.), cela voudrait dire que la région est restée inhabitée entre ces deux créneaux temporels. Dans quelle mesure un tel scénario peut-il être envisagé ? Quoi qu'il en soit, les dates consignées dans la Figure 5 montrent qu'entre 1000 et 1300 apr. J.-C., Cashaloma et Tacalshapa pourraient avoir coexisté ; Tacalshapa aurait donc duré plus longtemps que prévu.

Les Cañaris

Les informations concernant ceux que l'on pourrait déjà appeler les Cañaris (d'après Idrovo et Gomis 2009, p. 40 – soit à partir de 1000 apr. J.-C.) proviennent, là encore, d'études céramiques. Dès le xv^e siècle (environ), ces données sont complétées par les premières sources ethnohistoriques.

La céramique

Si la céramique Cashaloma – région de Cañar, de 1000 apr. J.-C. jusqu'à la conquête inca au xv^e siècle (Collier et Murra 2007, p. 116 ; Fresco 1984, p. 145 ; Idrovo et Almeida 1977 ; Jijón y Caamaño 1997, p. 343) – est la plus reconnue, la poterie cañari comprend d'autres styles tout aussi significatifs. Dans l'ordre chronologique, il s'agit de Saraguro (Idrovo 2000, p. 63) ou « Saraguro Récent » (1200 à 1460 de notre ère ; Ogburn 2001, p. 237), Guapondélic (Idrovo 2000, p. 61) ou « Thick Ware Style » (céramique domestique surtout présente à Azuay, apparue peu avant la conquête inca et qui se retrouve jusqu'au début de la colonisation espagnole ; Bennett, dans Meyers 1998, p. 192 ; Valdez 1984, p. 213) et Molle (vallée de Cuenca ; Idrovo 2000, p. 62). On remarquera que contrairement à la céramique Tacalshapa, ce matériel provient de contextes connus.

Date ¹⁴ C (apr. J.-C., si non précisé)	Code (laboratoire)	Site	Source
Cashaloma			
1400+/-60*	CSIC335 et CSIC337	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
1370+/-70*	CSIC323		
1260+/-80*	CSIC322	Pilaloma 1	
1260+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo 1976, p. 156
1250+/-70*	CSIC336	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
1250+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo 1976, p. 156
1200+/-70*			
1030+/-50*	CSIC338 et CSIC339	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
990+/-70*	CSIC319	Pilaloma 1	
980+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Pilaloma (Ingapirca)	Meyers in Jaramillo 1976, p. 123, 124
440+/-80*			
Tactalshapa			
1320+/-255** (date A.P. non calibrée: 630+/-255)	2-TP1-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos, près de Sigsig (sondage cuvette)	Valdez 1984, p. 228
1115+/-180** (date A.P. non calibrée: 935+/-180)	3-H1-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (huaca n° 1)	
825+/-120** (date A.P. non calibrée: 1125+/-120)	3-CA1Z1-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (fond de la cuvette)	
585+/-130** (date A.P. non calibrée: 1365+/-130)	2-B02-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (puits d'offrande)	
110+/-50 (av. J.-C)*	?	Pumapungo (Cuenca)	
			Idrovo 2000, p. 54

Fig. 5 – Datations ¹⁴C existant à ce jour pour les céramiques Tactalshapa et Cashaloma (tableau C. Lara).

*Calibration inconnue. **L'âge moyen du ¹⁴C est de 5.570.

Si l'on reprend les principales caractéristiques stylistiques et éventuellement techniques de ces céramiques – telles que décrites par les auteurs les ayant étudiées (voir Figure 6) –, à l'exception de Cashaloma, les récipients semblent être plutôt grossiers (Idrovo et Gomis 2009, p. 39). Concernant le façonnage, il n'est plus question de battage. À Saraguro, Ogburn entrevoit un changement de technique, du fait de l'apparition de traces de textiles sur les récipients. L'engobe est omniprésent, quoiqu'à Cashaloma, il apparaisse sous la forme de décors sophistiqués pouvant s'accompagner d'incisions. Au niveau des formes, les marmites, les assiettes et les bols se retrouvent partout avec, là encore, quelques spécificités propres à chaque groupe (Figure 7). On observera que les récipients anthropomorphes, si caractéristiques de Tacalshapa, sont absents de ce répertoire morphologique.

Données ethnohistoriques

Les premières chroniques et surtout les « Relations géographiques des Indes » offrent des renseignements de première main sur les coutumes cañaris (Valdez 1984, p. 14). Cette documentation révèle des traditions qui semblent être partagées par l'ensemble de ce qui peut être considéré comme la famille linguistique cañari (de Gauria 1965 [1582], p. 282), mais aussi des particularités locales probablement liées à la diversité sociopolitique ayant existé au sein du groupe (Chacón 1990, p. 37).

Parmi les traditions communes, deux grands mythes d'origine – chacun faisant état de plusieurs variantes – sont rapportés. D'après le premier, les Cañaris seraient issus d'un serpent en or qui aurait plongé au fond d'un lac situé dans la région de Sígsig (Verneau et Rivet 1912, p. 32 : voir Figure 1). Ce mythe serait à l'origine du culte aux lacs propre à la religion cañari (Cieza de León 1986 [1554], p. 142). Le deuxième mythe est centré sur l'histoire de deux frères qui auraient été les deux seuls survivants d'un déluge. Ces derniers auraient trouvé refuge dans une grotte (ou une hutte), où ils passaient la nuit. Un soir, alors qu'ils y retournaient, ils trouvèrent un repas préparé. Le phénomène se répéta les jours suivants. Intrigués, ils décidèrent de se cacher dans la grotte pour découvrir l'identité de leurs bienfaiteurs, qui se révélèrent être des femmes aras. Un des frères devint le partenaire de l'une d'elles. Les Cañaris seraient issus de cette union (González Suárez 1922, p. 17 ; Sarmiento de Gamboa 2007 [1572], p. 46). L'ara (*Ara* sp.), oiseau originaire de la forêt tropicale, serait ici un symbole des liens unissant les Cañaris au monde amazonien (Valdez 1984, p. 15).

Il existe ainsi plusieurs hypothèses quant à l'origine du terme « cañari » : il pourrait signifier « serpent », « perroquet », « ara », ou encore « ceux-ci sont les descendants du serpent » (Solano 2011, p. 25). Il pourrait aussi être issu du mot *cañaro*, plante dont le fruit est semblable aux haricots et qui se trouverait

Techniques/ styles	Guapondélic	Molle	Saraguro	Cashaloma
Façonnage	parois grossières	parois grossières à pâte compacte	traces de textiles sur certains pots	?
Finition	?		modérément soignée	très soignée
Traitements de surface	?		engobe récurrent	engobe, brunissage
Décor	bandes d'engobe post-cuisson rouge pâle	bandes d'engobe couvrantes blanc pâle/rouges	?	en surface (engobe), motifs géométriques variés
Formes	marmites, assiettes	?	marmites, assiettes bols	assiettes, bols, vases, bouteilles, coupes, jarres, fioles, tasses
Cuisson	?			optimale

Fig. 6 – Mise en parallèle synthétique des principales caractéristiques stylistiques et techniques des céramiques Guapondélic (Idrovo 2000, p. 61 ; Meyers 1998, p. 192), Molle (Idrovo 2000, p. 62), Saraguro Récent (Ogburn 2001, p. 238) et Cashaloma (Fresco 1984, p. 145 ; Idrovo 2000, p. 60 ; Idrovo et Almeida 1977 ; Jijón y Caamaño 1997, p. 343).

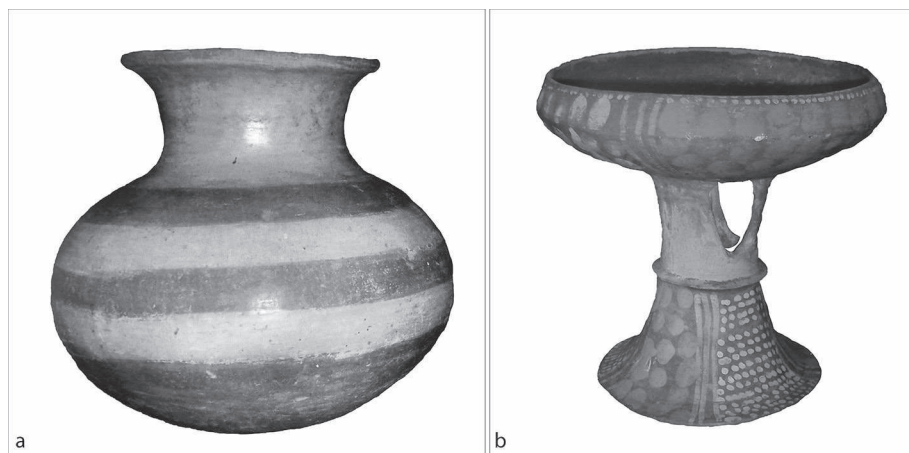


Fig. 7 – Céramique Cashaloma : a. coupe (hauteur : 19 cm ; Malo 2007, pl. 3) ; b. récipient (hauteur : 22 cm ; *ibid.* : pl. 1).

en abondance dans le territoire occupé par la population qui lui devrait son nom (Pablos 1965 [1582], p. 270). Il pourrait encore provenir du quichua *canarini* (« froid qui brûle »), terme qui aurait été employé par l'empereur inca Huayna Cápac en référence au climat des environs de l'actuelle région de Cañar lors de son arrivée sur place (Burgos 2003, p. 16)².

Les premiers écrits des Espagnols fournissent en outre quelques informations générales sur le mode de vie de ces populations. On y apprend que leur alimentation reposait essentiellement sur la consommation de maïs (*Zea mays*), de haricots (*Phaseolus vulgaris*), de pommes de terre (*Solanum tuberosum*), de quinoa (*Chenopodium quinoa*), de calebasse (*Lagenaria siceraria*) et de tubercules (De Gauria 1965 [1582], p. 286 ; Pablos 1965 [1582], p. 267). Leurs vêtements consistaient principalement en une tunique et une cape en laine ou en coton (Cieza de León 1986 [1553], p. 146 ; Pablos 1965 [1582], p. 267). De Gauria (1965 [1582], p. 283) parle aussi d'une tenue d'apparat pour les festivités prenant la forme d'une chemisette en plumes d'ara. La seule information concernant les pratiques funéraires nous vient d'Ytaliano (1965 [1582], p. 288 – pour une typologie très complète des tombes andines du sud de l'Équateur, voir aussi Verneau et Rivet 1912, p. 115).

Sur la base de ce fond culturel partagé, les Cañaris auraient également été divisés en plusieurs noyaux politiques établis dans une ou plusieurs *hoyas* (Hirschkind 2013, p. 43), chacun étant administré par son propre dirigeant (de Gallegos 1965 [1582], p. 275). Les noyaux politiques cañaris auraient ainsi été en contact entre eux par le biais de conflits (De Gallegos 1965 [1582], p. 275), mais surtout de relations politiques, de parenté et d'échanges favorisées par la diversité écologique de chaque *hoya*, propice à une complémentarité économique entre communautés (Hirschkind 2013, p. 44). Ce phénomène pourrait expliquer les différences entre communautés cañaris notées par les premiers Espagnols dans la culture matérielle, et concernant notamment les structures d'habitat – en pierre ou en terre, rondes ou rectangulaires (De Gallegos 1965 [1582], p. 278 ; De Gauria 1965 [1582], p. 287 ; Pablos 1965 [1582], p. 269).

Parmi les documents de cette époque, une seule référence est connue à ce jour quant à l'existence de communautés de potiers. Il s'agit de la description de

2. D'après les documents ethnohistoriques, il existait une langue cañari précolombienne. Cette langue a aujourd'hui disparu (seuls quelques toponymes subsistent). Le cañari précolombien aurait été remplacé par le quechua des Incas, à l'époque où ces derniers commencèrent à étendre leur influence dans la région. Mais la diffusion massive de cette langue aurait eu lieu quelques décennies plus tard, avec l'évangélisation des populations locales par les Espagnols, pour qui le quechua aurait fait office de langue véhiculaire (Quindi Pichisaca 2011, p. 36). Aujourd'hui, les populations s'autoproclamant Cañaris parlent le quichua (variante locale actuelle du quechua inca d'origine) et l'espagnol. Les travaux d'Hirschkind (2013, p. 57, 58) suggèrent que ce serait une des conséquences du processus de disparition des Cañaris précolombiens.

la région d'Azogues (De Gallegos 1965 [1582], p. 277). Celle-ci mentionne la qualité de la céramique fabriquée sur place depuis l'époque inca, quoiqu'elle ne fournisse pas davantage de précisions quant à l'emplacement des communautés de potiers mentionnées, à l'identité de leurs artisans ou encore à la technique ou aux types de récipients fabriqués (voir aussi Idrovo 1990, p. 22).

Méthodologie

Fondements

L'approche technologique appliquée ici part du constat selon lequel il existe six grandes actions constituant le processus de fabrication d'une céramique : la préparation de la pâte, le façonnage, la finition, les traitements de surface, le décor et la cuisson. Chacune de ces actions peut être menée à bien grâce à une gamme variée de techniques différentes (Cresswell 1996, p. 82 ; García et Calvo 2013, p. 52 ; Gosselain 2000, p. 190)³. Pour ne citer qu'un exemple, un récipient peut être façonné au moyen de techniques aussi diversifiées que le modelage, le moulage, le colombinage, le tournage, le battage, ou encore en combinant plusieurs de ces techniques.

Par ailleurs, l'observation ethnographique a permis à l'approche technologique de constater que, pour chacune des six grandes actions constituant le processus de fabrication d'un récipient, chaque groupe social – pouvant être défini par des critères tels que le genre, la catégorie sociale ou encore la faction politique, entre autres (Roux 2007, p. 164) – fait le choix d'une seule technique ou d'un ensemble restreint de techniques partagées par tout le groupe (Gallay 2011, p. 326 ; Ramón 2013, p. 104). Combinées entre elles, les techniques choisies par le groupe pour chaque action de la fabrication d'un récipient constituent une chaîne opératoire, terme se référant à « la suite des gestes techniques qui font passer un matériau d'un état à un autre » (Cresswell 1996, p. 31), ou encore au « chemin technique parcouru par un matériau depuis son état de matière première jusqu'à son état de produit fabriqué fini » (*ibid.*, p. 43). Cette chaîne opératoire constitue une tradition (Roux 2007, p. 164), un savoir-faire commun à tous les membres du groupe.

Les facteurs expliquant les choix techniques opérés par chaque groupe social pour chaque action de la chaîne opératoire sont multiples : facteurs naturels (conditions climatiques : disponibilité ou encore propriétés de la matière première : Sillar 2009, p. 12 ; De Boer et Lathrap 1979, p. 110 ; Skibo 2013, p. 39), contraintes physiques propres aux techniques mises en œuvre (Arnold 1994, p. 481), fonction projetée ou encore morphologie des récipients en cours de

3. Une technique étant une modalité physique de transformation de la matière première (Roux 2007, p. 158).

fabrication (De Boer et Lathrap 1979, p. 116 ; Druc 2011, p. 315 ; Rostain *et al.* 2014, p. 46), contexte historique et économique ou sociopolitique (Ramón et Bell 2013, p. 596 ; Sillar 2009, p. 21), croyances et représentations sociales (Lemonnier 2004, p. 10 ; Roux et Lara 2016, p. 33 ; Skibo 2013, p. 53).

Pourquoi la corrélation entre groupes sociaux et chaînes opératoires apparaît-elle de façon quasi systématique dans les descriptions ethnographiques ? Cette régularité observée dans de très nombreux groupes sociaux à travers le monde serait due au phénomène de la transmission, inhérent à tout savoir-faire. La transmission a lieu grâce au mécanisme de l'apprentissage, qui opère à deux niveaux :

- Social : dans la mesure où tout apprentissage n'est possible qu'au sein d'un réseau de transmission (Roux 2007, p. 165), par l'intermédiaire d'un tuteur qui, dans la grande majorité des cas, appartient au même groupe social que l'apprenti (Bril 2015, p. 111 ; Roux 2007, p. 165).
- Individuel : dans le sens où l'apprenti – dont l'observation est guidée par le tuteur – apprend selon le modèle transmis par celui-ci. Au terme de l'apprentissage des gestes sous-jacents à l'exécution de la tâche, il sera difficile à l'apprenant de concevoir la mise en pratique d'une manière de faire différente (Roux 2007, p. 165), engendrant ainsi une perduration de celle-ci dans la durée. Cet « ancrage cognitif » se manifeste essentiellement au niveau du façonnage (Gallay 2011, p. 326 ; Gosselain 2000, p. 193) – ou « opération ayant pour but de donner une forme à une pâte de poterie » (Balfet *et al.* 1989, p. 53).

Le mécanisme de l'apprentissage explique dès lors pourquoi – dans la grande majorité des groupes sociaux – les techniques de façonnage sont fortement ancrées dans la durée, pouvant s'étaler sur plusieurs siècles voire plusieurs millénaires (Coutet 2014, p. 7 ; Denès 2004, p. 43 ; Huysecom et Mayor 1993, p. 312). À l'inverse, les autres actions de la chaîne opératoire sont potentiellement susceptibles de changer parfois très rapidement sous l'effet des phénomènes d'innovations ou d'emprunts. Par conséquent – sauf en cas d'expansion démique –, ces phénomènes ne peuvent que très difficilement remplacer brutalement l'intégralité des actions d'une chaîne opératoire (Gosselain 2000, p. 190 ; Roux 2016, p. 6).

Nous avons étudié la problématique de la disparition présumée des Cañaris précolombiens à partir du principe de la transmission tel qu'envisagé par l'approche technologique. Pour ce faire, il a tout d'abord fallu relever, d'une part, les chaînes opératoires de la céramique fabriquée de nos jours par les potiers andins du Sud de l'Équateur et, d'autre part, celles des céramiques cañaris précolombiennes, afin de comparer en particulier les techniques de façonnage respectives, et ainsi déterminer s'il aurait pu ou non y avoir un processus de transmission entre les potiers cañaris précolombiens et les artisans

actuels. L'idée étant de tester l'hypothèse d'Hirschkind (2013, p. 59) selon laquelle les « Cañaris contemporains » n'auraient en effet aucun lien avec les Cañaris précolombiens.

Corpus et protocoles d'analyse mis en œuvre

La poterie contemporaine des Andes du Sud équatorien

La poterie traditionnelle est actuellement en déclin dans les Andes méridionales de l'Équateur; ce sont donc les quatre localités les plus représentatives de la région qui ont été choisies pour l'étude. Celles-ci s'étalent sur une frange de 160 kilomètres de long: il s'agit des communautés de San Miguel de Porotos, Sigsig, Nabón et Taquil (voir Figure 1). Pendant 7 mois, 29 potiers ont été visités au total: 8 à San Miguel de Porotos (sur un total de 12 artisans), 4 à Sigsig (sur 5), 1 à Nabón (sur 4), et 16 à Taquil (sur 67). Nous n'incluons pas la poterie au tour (Lara 2015, p. 33), tradition technique datant de la colonisation espagnole (Sjöman 1991, p. 157) et se distinguant clairement des savoir-faire potentiellement d'origine précolombienne.

Sur le terrain, la description des chaînes opératoires mises en œuvre par les potiers s'est appuyée sur la grille descriptive proposée par Valentine Roux (2016, p. 31). Cette description suit l'ordre des six grandes actions constitutives du processus de fabrication d'un récipient (ou chaîne opératoire): préparation de la pâte, façonnage, finition, traitements de surface, décor et cuisson, chacune d'entre elles pouvant comprendre plusieurs opérations techniques. L'action du façonnage est la plus complexe. Elle mobilise en particulier les concepts de méthode et de technique. La méthode se réfère au déroulement des séquences de fabrication d'un récipient. Chaque séquence comprend des phases – relatives à chacune des parties d'un récipient, et pouvant être séparées par des temps de séchage – et des étapes – ébauche et préforme. L'ébauche est un volume d'argile creux dépourvu des caractéristiques géométriques finales du récipient, généralement obtenu par des opérations visant à amincir les parois. Elle est suivie de la préforme, ou récipient façonné présentant les caractéristiques géométriques finales d'un récipient, mais dont la surface n'a pas été soumise à la finition (Courty et Roux 1995, p. 20).

Les récipients résultant des chaînes opératoires ainsi décrites ont été récupérés afin de constituer un référentiel ethnographique dont il s'agissait de relever les traces ou les stigmates visibles en surface et en section, afin de mettre en évidence celles qui étaient diagnostiques, c'est-à-dire à même de caractériser les différentes opérations techniques d'origine. La caractérisation des stigmates de notre référentiel ethnographique s'est organisée autour de deux échelles d'observation: macroscopique – stigmates visibles à l'œil nu ou à un faible

grossissement (Desbat et Schmitt 2011, p. 323) – et microscopique – stigmates visibles à l'aide d'une loupe binoculaire.

L'échelle macroscopique donne des renseignements sur les types de forces mis en œuvre, les outils et les gestes employés, ainsi que sur la cuisson qui peuvent être déterminés par le relief des objets ou tessons, le mode de fracture ainsi que la couleur de la surface (Roux et Courty 2005, p. 207).

L'échelle microscopique se réfère d'une part à la microtopographie (type de granularité et de striation), qui renseigne sur la nature des techniques de finition et sur l'état hygrométrique de la pâte, ou encore sur le type d'outil utilisé. Cette échelle d'observation concerne également la porosité ou les vides visibles sur les tranches des tessons (Desbat et Schmitt 2011, p. 326), dont les caractéristiques sont susceptibles de renvoyer à des opérations techniques (façonnage et préparation de la pâte).

Le corpus cañari précolombien

Deux types d'assemblages préhispaniques ont été examinés. Le premier correspond à 117 objets cañaris appartenant aux collections de trois musées : en France, le musée du quai Branly-Jacques Chirac (fonds Paul Rivet) ; en Équateur, le musée Pumapungo de Cuenca et le musée municipal de Gualaquiza. Parmi ces objets, 101 ont des provenances connues. Pour la plupart, ils sont issus de tombes (contextes cérémoniels).

Le deuxième assemblage provient de nos fouilles des sites de la vallée du fleuve Cuyes. Située à l'est du territoire cañari, la vallée du fleuve Cuyes – 40 km de long –, constitue une zone de transition entre les Andes et l'Amazonie (voir Figure 1). Suite à un travail de repérage et de relevé topographique mené entre 2007 et 2009, les dix-sept complexes architecturaux précolombiens de la vallée – sites d'habitat et défensifs pour la plupart – ont été fouillés suivant deux modalités :

- 25 unités de 2 x 1 m pratiquées dans les principales composantes architecturales (fouille par niveaux stratigraphiques). Onze échantillons de charbon de bois associés aux tessons collectés en conséquence ont été datés au ¹⁴C.
- 806 unités de 40 x 40 cm implantées de manière systématique dans chaque terrassement ainsi que le long de transects suivant les tranchées et les murs des complexes les plus étendus.

Sur les 2 595 tessons ainsi récupérés, 771 fragments se rattachent à la tradition cañari (Lara 2017, p. 199)⁴.

4. L'objectif de notre projet au Cuyes était de collecter un échantillon représentatif de la céramique associée à la période précolombienne tardive de l'ensemble de la vallée. Les contraintes logistiques du projet – mené dans une zone difficile d'accès à la topographie particulièrement accidentée – rendaient en outre difficile la mise en œuvre d'une fouille

L'identification de chaînes opératoires sur des corpus archéologiques passe par trois étapes : classification des assemblages par groupes techniques, par groupes pétrographiques et par groupes morpho-stylistiques (Roux 2016, p. 257).

La première étape vise à définir les techniques de fabrication – façonnage, finition, traitement de surface, éventuellement indications sur la cuisson – à travers l'identification des stigmates macroscopiques et microscopiques (loupe binoculaire) visibles sur les parois des tessons ou des récipients (*ibid.*, p. 258). Le façonnage selon une même tradition peut comporter des variantes concernant par exemple une phase particulière. Ces variantes constituent des groupes techniques pouvant eux-mêmes se caractériser par des spécificités ayant trait aux décors, aux traitements de surface ou encore aux formes.

Lorsque cela est possible (ici uniquement dans le cas de notre corpus de la vallée du Cuyes), chaque groupe technique identifié en amont fait ensuite l'objet d'une classification par groupes pétrographiques. Celle-ci se concentre sur l'étude de la composition des pâtes, qui permet, d'une part, d'approfondir la caractérisation technologique et, d'autre part, de fournir des indications quant aux sources de provenance possibles des pâtes (*ibid.*, p. 263).

Enfin, la classification morpho-stylistique vise à vérifier si la variabilité des groupes techniques ou techno-pétrographiques obtenue correspond à une variabilité d'ordre culturel ou fonctionnel (*ibid.*, p. 267). Pour la détermination des formes, nous avons retenu les critères descriptifs de Gardin *et al.* (1976, p. 24, 66), Mayor (1994, p. 184) ainsi que Balfet *et al.* (1989, p. 9), et pour les décors, les paramètres proposés par Cauliez (2011, p. 56).

Résultats

Les chaînes opératoires actuelles des Andes méridionales de l'Équateur

Les chaînes opératoires des quatre communautés visitées révèlent un tronc technique commun, présenté ci-dessous dans l'ordre des six actions propres au processus de fabrication d'un récipient (voir aussi Figure 18). Certaines communautés peuvent rendre compte de variantes pour certaines opérations.

La matière première est, dans tous les cas, une argile se présentant sous la forme de blocs extraits en surface ou en profondeur, dans des mines localisées dans des ravins ou des vallons. Après les avoir laissés sécher pendant plusieurs jours, les blocs d'argile extraits sont broyés et moulus (Figure 8a). L'argile

intensive des lieux. C'est pourquoi la stratégie choisie pour prélever le matériel s'est voulue plus extensive qu'intensive. Par ailleurs, l'approche technologique est essentiellement une méthode qualitative (Roux et Courty 2005, p. 204). Dépendant de la problématique en jeu, une analyse technologique poussée de quelques centaines de tessons peut suffire à mettre en évidence des tendances significatives.

est ensuite tamisée afin d'en extraire les impuretés (Figure 8b). Du sable est également tamisé avant d'être mélangé à l'argile. Le sable joue ici le rôle de dégraissant, terme désignant toute substance organique ou minérale ajoutée à l'argile pour réduire sa plasticité, lui permettant de résister aux chocs thermiques ou mécaniques entraînés par la contraction de la pâte pendant les phases de séchage et de cuisson (Livingstone Smith 2007, p. 18 ; Peterson 2009, p. 9). En moyenne, le mélange comprend 64 % d'argile et 36 % de sable. Enfin, de l'eau est incorporée au mélange (hydratation de la matière première), soit en l'aspergeant directement, soit en faisant tremper l'argile pendant plusieurs heures avant d'ajouter le sable. Le potier pétrit ensuite le mélange avec les pieds, jusqu'à l'obtention d'une pâte uniforme (Figure 8c).

En ce qui concerne le façonnage, l'ébauchage est effectué par modelage, c'est-à-dire à partir d'une motte d'argile dans laquelle le potier introduit tout d'abord les pouces, puis les poings avant d'en étirer les bords (Figure 9a). Cette technique peut présenter quelques variantes. Ainsi à Nabón (voir Figure 1), la base du récipient est modelée, tandis que la panse est façonnée au moyen de colombins ou de rouleaux de pâte superposés sur la base jusqu'à atteindre la hauteur recherchée – technique du colombinage (Shepard 1956, p. 57). À Taquil, la panse du pot est modelée, tandis que le col et/ou le bord peuvent être faits au colombin (Figure 9b). Par ailleurs, si les artisans de Sígig et de Nabón travaillent sur des tables ou des dalles, les potiers de San Miguel utilisent des jarres en guise de support ; à Taquil en revanche, les artisans ont recours à des tournettes – disques en métal ou en bois placés sur un axe et actionnés à la main (Roux 2016, p. 73 ; Figure 9c).

Dans tous les cas, l'ébauchage est suivi d'un préformage par battage, au cours duquel le potier frappe simultanément les parois internes et externes du récipient avec des battoirs en céramique munis de tenons (appelés *golpeadores* dans toutes les communautés, et aussi *huactanas* à San Miguel ; Figure 10). Comme on l'a vu, cette opération vise à amincir et étirer les parois, ainsi qu'à donner sa forme au pot. La technique du battage telle qu'on la retrouve dans le sud de l'Équateur serait unique dans son genre, dans le sens où le battoir externe est en céramique, alors qu'ailleurs dans le monde, il est en bois (Roux, comm. pers.).

Les traitements de surface sont mis en œuvre après avoir laissé sécher les récipients pendant plusieurs jours. Un engobe rouge couvre partiellement ou totalement les parois, sauf à Nabón où il est uniquement employé pour figurer des motifs décoratifs. À San Miguel et à Taquil, un brunissage est également effectué.

Enfin, trois types de structures de cuisson sont employés dans les Andes sud-équatoriennes : le four – utilisé dans le hameau de Chico Ingapirca à San Miguel, ainsi que par quelques potiers de Taquil –, la structure de cuisson à enceinte – cas du hameau de San Juan Bosco à San Miguel, et de quelques



Fig. 8 – Transformation des matières premières : a. concassage ;
b. tamisage ; c. pétrissage (photographies C. Lara).



Fig. 9 – L'ébauchage traditionnel dans les Andes du Sud de l'Équateur :
a. modelage ; b. colombinage ; c. tournette (photographies C. Lara).



Fig. 10 – La technique du battage : a. Taquil ; b. San Miguel ;
c1. battoir ; c2. contre-battoir (photographies C. Lara).

artisans de Taquil –, et la cuisson à l'air libre – hameau de Pacchapamba à San Miguel, à Nabón et à Sigsig.

Un four est une structure où le combustible n'est pas en contact direct avec les récipients. En effet, il est constitué de deux compartiments superposés séparés par une sole en brique ou en adobe : le combustible est placé dans celui d'en bas, alors que celui d'en haut supporte les pots posés sur la sole (Roux 2016, p. 156 ; Figure 11a).

La structure de cuisson à enceinte se présente sous la forme d'un muret circulaire en pierre, en brique ou en adobe (Figure 11b), éventuellement recouvert d'un dôme (Taquil). Plusieurs ouvertures sont pratiquées au pied du muret afin d'alimenter la combustion en oxygène, ainsi que de canaliser le vent. À l'intérieur de la structure, les récipients sont placés sur une couche de combustible.

Dans la cuisson à l'air libre (Figure 11c), un premier niveau de pots et de petits morceaux de bois de feu est tout d'abord mis en place. Deux ou trois niveaux d'objets de plus en plus petits sont ensuite ajoutés. Ils sont séparés entre eux par du bois de feu, de la paille ou du guano. Le tout est recouvert de paille avant le début de la combustion. Les pots sont récupérés le lendemain.

En ce qui concerne les formes, si les catégories de marmites, d'écuelles, de cruches et de plats à tortillas sont présentes dans quasiment toutes les communautés (Figure 18), il est intéressant de constater que leur morphologie varie dans chacune d'entre elles (plus ou moins globulaire ou évasée, etc. ; Figure 12). De la même façon, la technique de décor en creux se retrouve partout (sauf à Nabón), mais avec des motifs différents d'une communauté à l'autre (lignes parallèles, fleurs).

Les chaînes opératoires de la poterie cañari précolombienne

L'ensemble des 117 récipients muséaux et des 771 tessons de la vallée du fleuve Cuyes examinés dans notre étude a révélé des techniques de façonnage homogènes : modelage puis battage de la base ainsi que de la panse, et façonnage du col au colombin. Les stigmates de ces techniques sont présentés ci-dessous, en suivant les actions de la chaîne opératoire ayant pu être restituées. Les données pétrographiques ainsi que celles concernant l'échelle microscopique en général proviennent des tessons du Cuyes, seul corpus pour l'analyse duquel nous disposons d'une loupe binoculaire, avec la possibilité d'étudier des cassures fraîches.

Groupes techniques

En ce qui concerne le façonnage, l'ébauchage conjoint de la base et de la panse a été effectué par modelage, comme en témoigne la présence des traits diagnostiques propres à cette technique : dépressions (Livingstone Smith 2007, p. 130 ; Rye 1981, p. 68), irrégularité des profils (Figure 13a, b) et marques de



Fig. 11 – Structures de cuisson : a. four ; b. structure de cuisson à enceinte ; c. à ciel ouvert (photographies C. Lara).

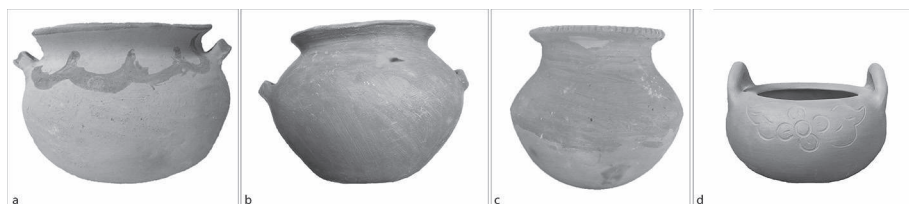


Fig. 12 – Marmites en céramique des Andes méridionales de l'Équateur : a. Nabón ; b. Sígsig ; c. San Miguel ; d. Taquil (photographies C. Lara).

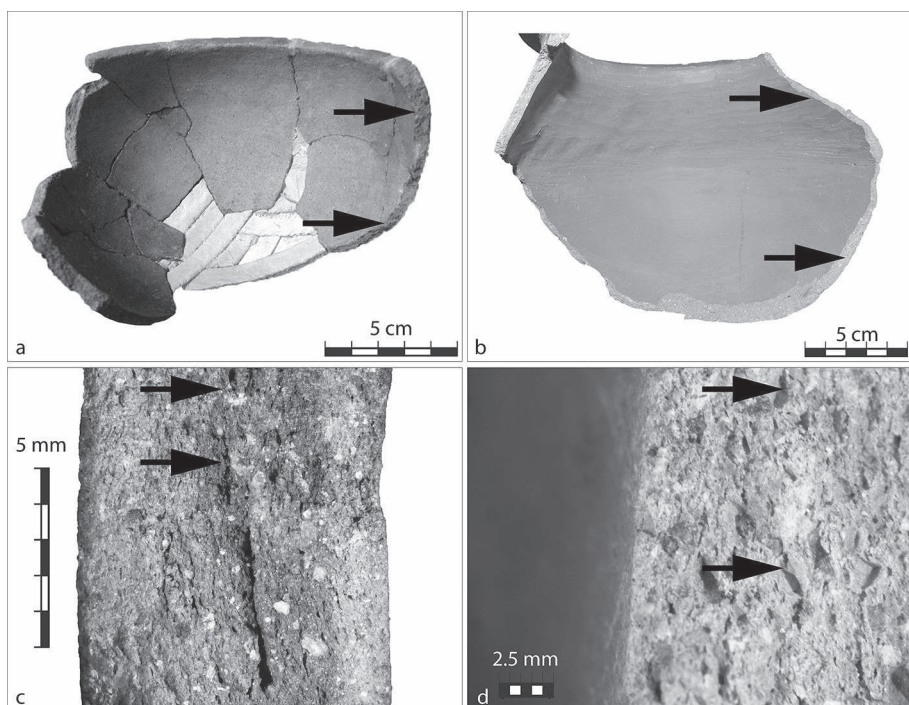


Fig. 13 – Stigmates de modelage dans les Andes méridionales de l'Équateur (photographies C. Lara) : a. irrégularité du profil (pot précolombien) ; b. irrégularité du profil (pot actuel) ; c. vides subparallèles et fissures (pot précolombien) ; d. vides subparallèles et fissures (pot actuel).

supports mises en évidence sur les parois externes des pots (échelle macroscopique ; Roux 2016, p. 208). À l'échelle microscopique, les tranches des profils montrent des vides subparallèles (Livingstone Smith 2007, p. 130 ; Quinn 2013, p. 177) et des fissures, également caractéristiques du modelage (Figure 13c, d).

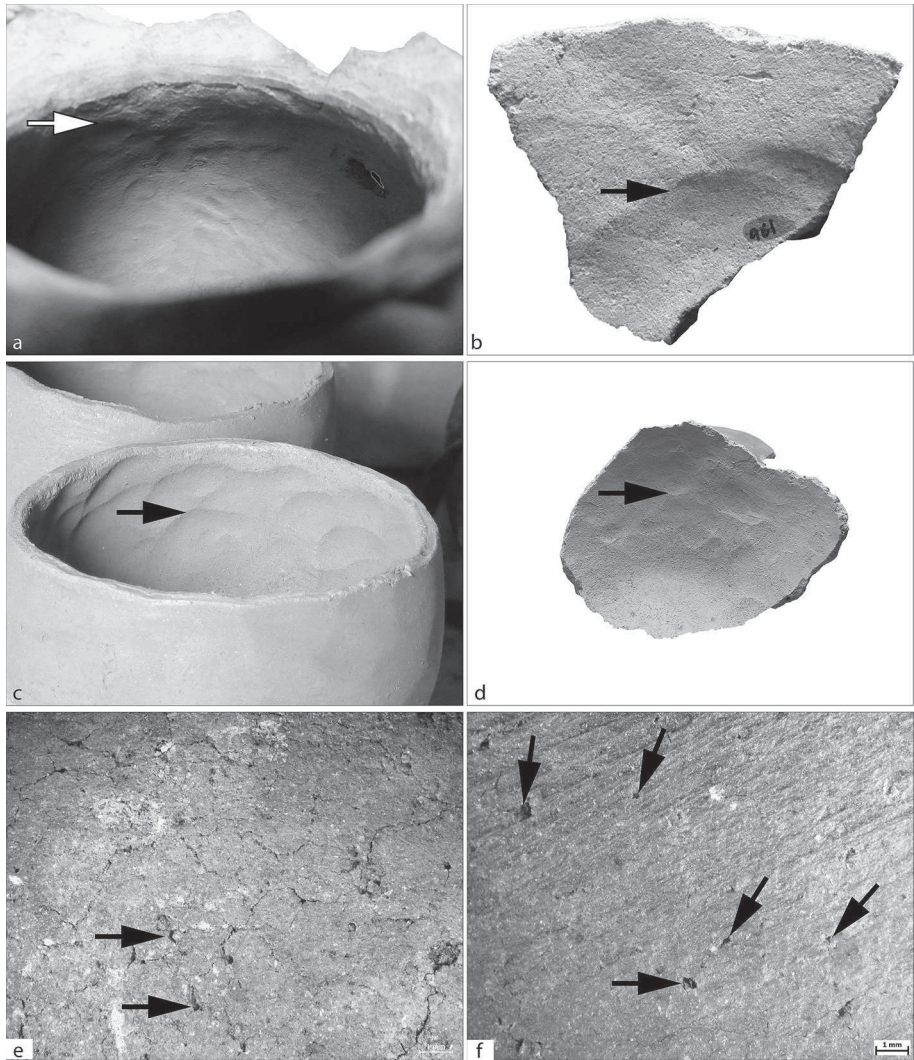


Fig. 14 – Stigmata de battage dans les Andes méridionales de l'Équateur (photographies C. Lara) : a-b. cupules (récipients précolombiens) ; c-d. cupules (récipients actuels) ; e. micro-arrachements (fragment précolombien) ; f. micro-arrachements (fragment actuel).

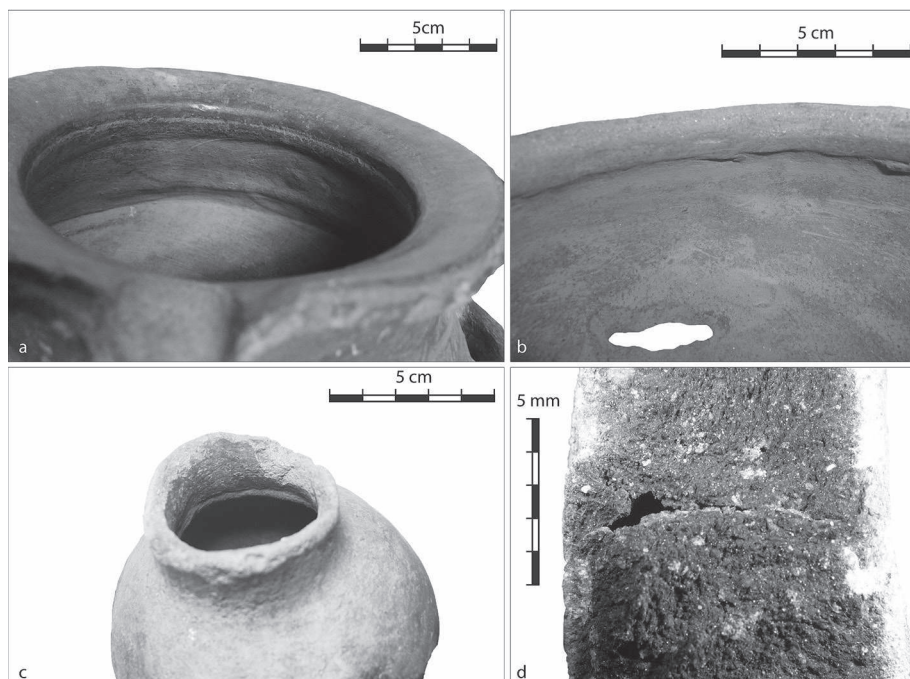


Fig. 15 – Stigmates de colombinage dans les Andes méridionales de l'Équateur (photographies C. Lara): a. ondulations ; b. surépaisseur ; c. fissure de joint de colombin visible sur les parois (échelle macroscopique) ; d. fissure de joint de colombin visible en tranche (échelle microscopique).

Le préformage de la base et de la panse semble quant à lui avoir été effectué par battage, ainsi que le démontre la présence de quatre types de stigmates propres à cette technique : cupules de percussion (Rice 1987, p. 137) sur les parois internes (Figure 14a, b : matériel précolombien ; c, d : matériel ethnographique) et accumulations d'argile causées par le frottement du battoir chargé en eau (Roux 2016, p. 218), visibles sur les parois internes et près des bords plus particulièrement. À l'échelle microscopique, des grains insérés et des micro-arrachements caractéristiques de la technique du battage (*ibid.*, p. 217) sont en outre perceptibles sur les parois des pots et des tessons de la tradition cañari (Figure 14e : matériel précolombien ; f : matériel ethnographique).

Enfin, l'ébauchage des cols et des bords au colombin est attesté par la présence conjointe d'ondulations (Courty et Roux 1995, p. 28 ; Figure 15a), de surépaisseurs (García et Calvo 2013, p. 190) essentiellement présentes sur les parois internes au niveau du rattachement entre le premier colombin et la panse (Figure 15b), de fissures allongées (Roux 2016, p. 200) visibles au niveau des joints de colomains (Figure 15c), ainsi que de cassures préférentielles

(Livingstone Smith 2007, p. 130 ; Rice 1987, p. 128 ; Rye 1981, p. 68 ; Shepard 1956, p. 54). À l'échelle microscopique, le profil des tessons met en évidence des vides obliques (García et Calvo 2013, p. 291), qui se distinguent clairement des vides subparallèles de la base et de la panse, révélant ainsi le recours au colombinage. Des fissures correspondant aux joints de colombins sont également visibles à la loupe binoculaire (Figure 15d).

Au niveau de la finition, la compacité de la pâte accompagnant les cas de striation relevés suggère un travail effectué à l'état cuir (avec ou sans réhumidification ; Lara 2017, p. 179 ; Roux 2016, p. 192).

Pour ce qui est des traitements de surface, l'engobage est omniprésent. Il concerne les assises, les parois externes des panses (et internes dans le cas des bols), ainsi que l'extérieur des cols et l'intérieur des bords. La présence d'engobe est mise en évidence par sa couleur différenciée, visible à travers la ligne de contact entre la pâte et l'engobe, par les stries nervurées laissées par l'outil employé pour son application (Rice 1987, p. 138) et enfin par des craquelures (Roux et Courty 2005, p. 207). Le brunissage est également récurrent (présence de facettes : Rye 1981, p. 90).

Le pourtour de la partie supérieure des panses (pots, bols) et des cols (pots) peut comporter des décors en surface. Ces derniers sont pour la plupart effectués au moyen d'engobes rouges, parfois combinés à des engobes noirs et/ou blancs. Ils prennent la forme d'une ou de plusieurs séries constituées d'au moins un type de motif géométrique (linéaires et circulaires). Par ailleurs, les formes relevées correspondent à des marmites, des pots et des coupes.

Parmi les 117 objets muséaux, un groupe de 26 pots présente une variante au niveau de la panse supérieure, formée au moyen de colombins. Cette différence nous permet en effet de diviser le corpus cañari en deux groupes techniques : le groupe « panse modelée/battue » (auquel appartiennent en totalité les 771 tessons du Cuyes et 91 pots muséaux) et le groupe « panse modelée/colombinée/battue » (les 26 pots mentionnés plus haut ; Figure 16). Chacun de ces groupes possède quelques spécificités concernant la finition, les traitements de surface, les décors et les formes (voir Figure 17). D'après les attributs stylistiques de la typologie « classique » présentée plus haut, les pots du groupe technique « panse modelée/battue » appartiennent quasiment tous à la phase Tacalshapa, et ceux du groupe « panse modelée/colombinée/battue », à Cashaloma.

Péetrographie

Ainsi que nous l'avons spécifié, l'analyse péetrographique n'a pu être effectuée que sur les tessons cañaris du Cuyes, qui ont révélé un profil péetrographique plutôt homogène. La tendance bimodale des inclusions va dans le sens d'un ajout de dégraissant au matériau argileux. L'angularité des inclusions suggère que l'argile et/ou le dégraissant pourraient avoir fait l'objet d'un concassage.

TRADITION CAÑARI

Groupe technique "panse modelée battue" Groupe technique "panse modelée/colombinée/battue"

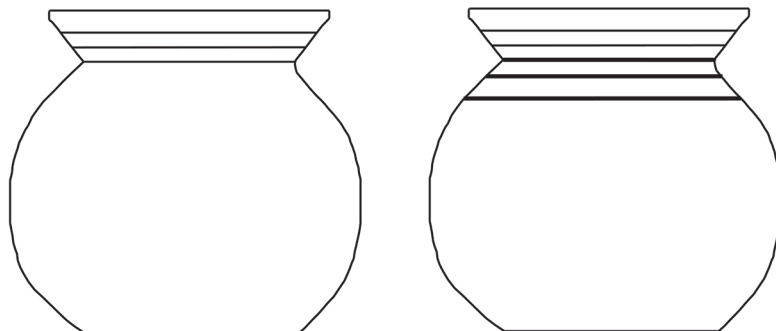


Fig. 16 – Distinctions du façonnage de la panse au sein de la tradition cañari (schéma C. Lara).

TRADITION CAÑARI

- Modelage-battage (panse) ; colombine (col)
- Engobage/brunissage
- Décors en surface
- Marmites, pots, bols, coupes

GRUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE

Panse entièrement modelée
Ajourage panses vases anthropomorphes

Décors en creux, en relief
Diversité des motifs engobés ; négatif

Marmites tripodes
Piédestaux des coupes non-ajourés
Vases anthropomorphes
Gobelets

GRUPE TECHNIQUE PANSE MODELÉE/COLOMBINÉE

Colombins sur la panse supérieure
Rabotage de l'assise

Piédestaux des coupes ajourés



Fig. 17 – Arbre techno-stylistique de la tradition cañari précolombienne (schéma C. Lara).

La répartition plus ou moins homogène des inclusions dans la masse fine évoque en outre un malaxage peu soigné de la pâte au cours de sa préparation. Enfin, les caractéristiques de la masse fine indiquent une cuisson à basse température (800 degrés), signalant le recours à une structure de cuisson à ciel ouvert (Lara 2017, p. 181).

Comparaison entre la poterie passée et actuelle

La Figure 18 (voir pages suivantes) présente une mise en parallèle synthétique entre les chaînes opératoires contemporaines et précolombiennes des Andes du Sud de l'Équateur. Des points communs et des divergences en ressortent. Le façonnage est l'action qui montre les plus grandes similitudes entre ces deux types de poterie, suivi de la finition et des traitements de surface. Les formes et les décors varient quant à eux considérablement dans l'espace et dans le temps.

En ce qui concerne le façonnage, la technique de préformage par battage est en effet employée dans l'ensemble de la Sierra sud de l'Équateur, toutes époques confondues. On ajoutera que les battoirs retrouvés en contextes archéologiques cañaris sont les mêmes que ceux qu'utilisent les potiers modernes (voir Figures 4c, d et 10c1, c2)⁵. Le modelage intervient dans l'ébauchage conjoint de la base et de la panse dans tous les cas (sauf actuellement à Nabón pour la panse). De la même manière, le colombinage du col est omniprésent, exception faite aujourd'hui pour Sígsig et pour San Miguel. Le lissage sur pâte cuir est lui aussi une constante. L'engobage en tant que traitement de surface est omniprésent, sauf à Nabón de nos jours. Le brunissage est récurrent, sauf dans les villages actuels de Nabón et de Sígsig. Les décors présentent, pour leur part, des variations significatives dans le sens où, à l'époque préhispanique, les motifs en surface étaient prédominants (alors qu'on ne les retrouve qu'à Nabón aujourd'hui), tandis qu'aujourd'hui, les motifs en creux sont les plus courants. Au niveau des formes, les marmites sont toujours présentes dans la diachronie – quoiqu'avec des caractéristiques différentes d'un point de vue géographique aussi bien à l'époque précolombienne que de nos jours –, mais le reste du répertoire morphologique rend compte d'une variabilité significative dans tous les cas.

5. Du point de vue de l'approche technologique choisie ici, afin de comparer la poterie cañari passée et présente à celle des régions voisines, il serait sans doute nécessaire d'y effectuer des études technologiques diachroniques semblables à celles que nous proposons. Nous soulignerons tout de même qu'en l'état actuel des connaissances, le territoire cañari est le seul espace en Équateur où l'on retrouve des battoirs à tenons en quantités significatives, depuis l'époque préhispanique jusqu'à nos jours. Ce qui suggère que le battage avec des battoirs à tenon est absent des panoplies techniques des cultures voisines, et qu'il constitue par conséquent une particularité cañari à part entière.

Interprétations

Les résultats exposés permettent d'envisager la perspective d'un scénario alternatif concernant la question de la « survie » des Cañaris précolombiens. Ils apportent en tout cas des informations supplémentaires sur la poterie cañari préhispanique.

Y a-t-il eu ou non un phénomène de transmission entre la céramique cañari précolombienne et la poterie contemporaine des Andes méridionales équatoriennes ?

Nous l'avons vu, l'approche technologique s'appuie sur des régularités observées parmi de nombreux groupes sociaux dans le monde. L'une d'elles souligne que chaque groupe social possède une seule chaîne opératoire ou un seul ensemble de chaînes opératoires qui lui est propre. Cette régularité s'explique par le phénomène de la transmission, indissociable à la mise en œuvre de tout savoir-faire. Cette transmission est assurée par le mécanisme de l'apprentissage, qui opère au niveau social et individuel (cognitif). Cela explique la stabilité des chaînes opératoires dans le temps, en particulier en ce qui concerne le façonnage, qui se distingue des autres parties de la chaîne opératoire dans la mesure où celles-ci peuvent souvent fluctuer très rapidement dans l'espace et dans le temps.

Les corpus étudiés ici montrent que les combinaisons techniques de façonnage précolombiennes et contemporaines sont quasiment les mêmes dans les Andes du Sud de l'Équateur, suggérant dès lors – d'après l'approche technologique – qu'il y aurait bien eu une transmission. Ce constat pose la perspective d'un autre regard sur le devenir des Cañaris précolombiens, en contraste avec l'hypothèse de leur disparition et de leur dissociation des Cañaris actuels (Hirschkind 2013, p. 59). Les différences que l'on observe entre les céramiques modernes et passées – en particulier au niveau des formes et des décors, et dans une moindre mesure des traitements de surface et de l'ébauchage – pourraient en revanche être le reflet des phénomènes historiques auxquels les Cañaris ont indéniablement été confrontés au cours de leur histoire. Idrovo (2000, p. 314, 315) signale par exemple avoir relevé des influences stylistiques cañaris sur plusieurs objets considérés comme incas (d'après leurs caractéristiques morphologiques).

Certes, les traditions cañaris d'aujourd'hui (langues, costumes... – Landívar, comm. pers. 2015, voir aussi Wachtel 2013 [1971], p. 224) semblent surtout issues des cultures inca et espagnole – ce qui de fait a amené Hirschkind à proposer l'hypothèse de la disparition des Cañaris préhispaniques. Pourquoi la tradition cañari contemporaine comporte-t-elle autant d'éléments d'origine inca et espagnole, qui sembleraient avoir dissipé les éléments cañaris précolombiens ? Salomon (2013, p. 37) suggère que, dès le xv^e siècle, les Cañaris auraient eux-mêmes choisi de s'identifier aux Incas, puis aux Espagnols, comme mécanisme d'autoprotection face au régime dominant. En d'autres termes, les Cañaris n'auraient pas disparu, ils se seraient recréés une identité composite dissociée de son contenu pré-inca, en cherchant à incorporer des éléments des traditions

		Techniques mises en œuvre				Province de Cañar
		Potiers modernes Andes sud de l'équateur		Cañaris précolombiens		
Action de la chaîne opératoire		Nabón (province d'Azuay)	Sígsig (Azuay)	San Miguel (Cañar)	Taquil (Loja)	Provinces d'Azuay/Morona Santiago
Transformation matières premières	extraction	terre (matériau argileux) et sable (dégraissant) extraits en surface				Cuyes : matériau argileux et dégraissant ?
	préparation pâte	séchage ; fractionnement matériau argileux par percussion lancée et retrait d'éléments grossiers à la main (sauf Sígsig) ; tri granulométrique du dégraissant au tamis en plastique ou en métal ; hydratation matériau argileux par humectation (Sígsig, Nabón) ou par immersion (San Miguel, Taquil)				Cuyes : concassage matériau argileux/sable ?
	homogénéisation pâte	pétrissage au pied ; malaxage (San Miguel, Taquil)				malaxage ?
Ébauchage	base	modelage	modelage			modelage
	panse	colombin				
	col	colombin	modelage ou colombin	battage		colombin
Préformage						
Finition		au battoir en céramique sur pâte cuir réhumidifiée				sur pâte cuir (réhumidifiée ?)
Traitement de surface		aucun	engobage		engobage, brumissage	

		Techniques mises en œuvre					
		Potiers modernes Andes sud de l'équateur		Cañaris précolombiens			
Action de la chaîne opératoire		Nabón (province d'Azuay)	Sigsig (Azuay)	San Miguel (Cañar)	Taquil (Loja)	Provinces d'Azuay/Morona Santiago	Province de Cañar
Décors	en surface - motifs géométriques		en creux			en creux et en relief	
	en relief			-			
Formes		marmites, écuelles, cruches					
	vases	plats à tortillas		pots verseurs sans col, couvercles			
			jarres, assiettes	poêles, tasses			
Cuisson	à ciel ouvert	structures de cuisson à enceinte, fours					
	-		à ciel ouvert		-	Cuyes : à ciel ouvert?	-

Fig. 18 – Mise en parallèle synthétique des chaînes opératoires contemporaines et passées de la poterie des Andes méridionales de l'Équateur (tableau C. Lara).

inca et espagnole, ceux-là mêmes que l'on retrouve aujourd'hui d'un point de vue linguistique, vestimentaire, gastronomique, etc.

Nouveaux éclairages sur la céramique cañari précolombienne

Comme nous l'avons spécifié précédemment, Idrovo (1989, p. 6) soupçonnait que le battage serait apparu dès Tacalshapa II (qu'il situe entre 100-200 av. J.-C. et 500 apr. J.-C.). Outre la présence de battoirs provenant de contextes non datés et en l'absence de données supplémentaires, Idrovo (*ibid.*) reconnaissait que cette origine supposée du battage restait cependant hypothétique. Par comparaison avec le référentiel ethnographique constitué ici, l'analyse du matériel Tacalshapa muséal et celui issu des fouilles du Cuyes a permis de confirmer empiriquement que la céramique Tacalshapa a bien été mise en forme par battage, technique que l'on pourrait dès lors faire remonter au Tacalshapa I proposé par Idrovo (2000, p. 54) à partir de sa datation de 110 av. J.-C. Par ailleurs, nos observations suggèrent que le battage aurait également été employé pour le préformage des récipients Cashaloma, ce qui signifierait que Tacalshapa et Cashaloma appartiendraient à la même tradition technique, dont elles constitueraient des variantes.

La Figure 19 illustre la répartition spatiale des groupes « panse modelée/battue » (« Tacalshapa ») et « panse modelée/colombinée/battue » (« Cashaloma ») des récipients muséaux examinés. Ces données iraient dans le sens de l'hypothèse selon laquelle le groupe correspondant à Tacalshapa se retrouverait surtout dans la province d'Azuay, et celui de Cashaloma, dans celle de Cañar.

Provinces	Groupes			
	Panse modelée/battue		Panse modelée/colombinée/battue	
	Total objets	Pourcentage (%)	Total objets	Pourcentage (%)
Cañar	19	30	13	50
Azuay	43	67	10	38
Morona-Santiago	2	3	3	12
Total	64	100	26	100

Fig. 19 – Répartition en nombres absolus et en pourcentages des objets muséaux étudiés par groupes techniques et par provinces (tableau C. Lara).

6. Comme nous l'avons précisé plus haut, sur 117 objets cañaris, 101 sont de provenance connue. Sur ces 101 objets, 90 ont pu être rattachés avec certitude à un de nos groupes techniques. Des doutes subsistant par rapport aux 11 autres, ces derniers n'ont pas été pris en compte dans la Figure 19.

D'autre part, la mise en perspective des datations disponibles dans la bibliographie pour chacun des styles remettait déjà en question la diachronie présumée entre les deux. Il existe en effet une date ancienne pour Cashaloma, tandis qu'une des datations Tacalshapa évoquait la possibilité d'un prolongement de cette phase au-delà de sa fin communément admise (1000 apr. J.-C.). Cet état de fait suggérait au moins une période de coexistence entre les deux traditions. Or il a été précisé que les 771 tessons du Cuyes appartenaient au groupe « panse modelée/battue » et donc à Tacalshapa. Parmi les onze échantillons de charbon de bois collectés dans la vallée du Cuyes, quatre se rattachent à ce matériel Tacalshapa, permettant ainsi une estimation chronologique du groupe technique correspondant. Ces datations repoussent ainsi la fin de Tacalshapa à 1634 apr. J.-C., confirmant que Tacalshapa a bien été contemporain de Cashaloma (au moins pour ce secteur, certes périphérique aux centres cañaris interandins). En termes techniques et chronologiques, notre recherche permet d'envisager que, s'il est possible que Tacalshapa ait débuté avant Cashaloma, il n'est en revanche plus possible de considérer ces deux styles comme strictement diachroniques dans l'ensemble du territoire cañari. Dans l'attente de la parution ou la découverte de nouvelles données sur d'autres assemblages de céramique cañari tardive, la Figure 20 présente le nouvel aspect du panorama chronologique régional après incorporation des dates obtenues dans la vallée du fleuve Cuyes.

Conclusion

En définitive, la recherche que l'on vient de résumer dans ses grandes lignes permet d'avancer les conclusions suivantes :

- La comparaison des techniques de façonnage entre la poterie cañari précolombienne et la céramique contemporaine des Andes méridionales de l'Équateur fait apparaître de très fortes similitudes. D'après l'approche technologique, ce constat suggère qu'il y aurait bel et bien eu un phénomène de transmission entre les deux périodes. Constat qui se pose comme une alternative possible à l'hypothèse selon laquelle, suite aux invasions successives des Incas et des Espagnols dès le xv^e siècle, les Cañaris précolombiens auraient été quasiment décimés, les groupes actuels s'auto-désignant comme Cañaris étant en fait issus d'autres groupes ethniques. Nos résultats favoriseraient plutôt l'hypothèse de Salomon (2013, p. 37) sur l'adoption volontaire des traditions incas et espagnoles par les Cañaris comme stratégie de « survie », plus que celle d'une disparition pure et simple du groupe.
- Du fait de la présence de battoirs en contexte cañari précolombien, des auteurs comme Idrovo (1989, p. 6) soupçonnaient déjà que la technique du battage était pratiquée par les anciens potiers cañaris. Nous avons pu le confirmer empiriquement à partir des stigmates macro et microscopiques

Fig. 20 – Datations ¹⁴C existant à ce jour pour les céramiques Tacalshapa et Cashaloma (actualisées à partir des données issues de la vallée du fleuve Cuyes).

*Calibration inconnue. **L'âge moyen du ¹⁴C est de 5.570. ***Calibration à 2 σ (OxCal.v4.2.4).

Date ¹⁴ C (apr. J.-C., si non précisé)	Code (laboratoire)	Site	Source
Cashaloma			
1400+/-60*	CSIC335 et CSIC337	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
1370+/-70*	CSIC323		
1260+/-80*	CSIC322	Pilaloma 1	
1260+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo 1976, p. 156
1250+/-70*	CSIC336	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
1250+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Intihuayco (Ingapirca)	Jaramillo 1976, p. 156
1200+/-70*			
1030+/-50*	CSIC338 et CSIC339	Pilaloma 2	Alcina Franch 1981, p. 97
990+/-70*	CSIC319	Pilaloma 1	
980+/-60*	? Institut für Bodenkunde (université de Bonn)	Pilaloma (Ingapirca)	Meyers in Jaramillo 1976, p. 123, 124
440+/-80*			

Date ¹⁴ C (apr. J.-C., si non précisé)	Code (laboratoire)	Site	Source
Tactalshapa			
1451-1634*** (date A.P. non calibrée : 360+/-25)	Ly-16923	Vallée du Cuyes (San Miguel, secteur 2)	Lara 2017, p. 189
1320+/-255** (date A.P. non calibrée : 630+/-255)	2-TP1-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (sondage cuvette)	Valdez 1984, p. 228
1356-1389 et 1270-1315*** (date A.P. non calibrée : 680+/-30)	Ly-16925	Vallée du Cuyes (Espíritu Playa, secteur 1)	
1280-1395*** (date A.P. non calibrée : 650+/-30)	Ly-13039	Vallée du Cuyes (Santopamba, secteur 3)	Lara 2017, p. 189
1154-1260*** (date A.P. non calibrée : 845+/-30)	Ly-16924	Vallée du Cuyes (Espíritu Playa, secteur 1)	
1115+/-180** (date A.P. non calibrée : 935+/-180)	3-HI-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (huaca n° 1)	
825+/-120** (date A.P. non calibrée : 1125+/-120)	3-CA1Z1-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (fond de la cuvette)	Valdez 1984, p. 228
585+/-130** (date A.P. non calibrée : 1365+/-130)	2-B02-83 (Geochron Laboratories Division, Cambridge, MA)	Casa Llanos (puits d'offrande)	
110+/-50 (av. J.-C.)*	?	Pumapungo	Idrovo 2000, p. 54*

mis en évidence sur les parois des récipients correspondants. Battage qui a été détecté non seulement sur la céramique Tacalshapa, mais aussi sur des pots Cashaloma, ce qui confirmerait, par là même, le rattachement de ces deux phases à une seule tradition dont elles constitueraient des variantes. Par ailleurs, les datations obtenues sur le Tacalshapa du Cuyes confirment que – pour ce qui concerne au moins le sud-est du territoire cañari –, les ensembles Tacalshapa et Cashaloma ont bel et bien été contemporains, et qu’il n’est donc plus possible de présenter ces deux phases comme strictement diachroniques.

Il existe bien évidemment plusieurs méthodes d’analyse et d’interprétation de la céramique archéologique, chacune avec ses forces et ses faiblesses. L’approche technologique est l’une d’elles. Elle n’avait jamais été appliquée de manière aussi poussée dans les Andes auparavant. À travers l’exemple cañari, cet article cherche également à mettre en avant le type de contribution que peut produire cette approche novatrice dans un contexte andin précolombien et contemporain. Les résultats avancés auraient sans nul doute besoin d’être confortés par l’étude de corpus supplémentaires, plus représentatifs d’un point de vue spatio-temporel (par exemple d’objets Cashaloma, les moins nombreux dans notre assemblage), et éventuellement la prise en compte d’autres types de matériaux. Mais notre recherche montre que d’autres voies méthodologiques et interprétatives sont possibles, et que seule la prise en compte de l’ensemble de ces perspectives nous permettra de progresser dans la lecture du passé précolombien. *

* Manuscrit reçu en juillet 2017, accepté pour publication en février 2018.

Je remercie les chercheurs ayant participé à la soutenance et à l’encadrement de la thèse à l’origine de cet article : Valentine Roux, Stéphen Rostain, Francisco Valdez, Heiko Prümers, Corinne Hofman, André Delpuech, Patrice Lecoq, Philippe Erikson. Cette recherche a été possible grâce au financement du projet ANR DIFFCERAM (ANR-12-CULT-0001-01), à l’ED 395 « Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent » de l’université Paris Nanterre, à l’UMR 7055 « Préhistoire et technologie » et en Équateur, au soutien de l’Institut national du patrimoine culturel, du ministère de la Culture et du Patrimoine (en particulier Jonathan Koupermann et Tamara Landivar du musée Pumapungo à Cuenca), de la municipalité de Gualaquiza (dont Galo Sarmiento) et, bien sûr, des habitants de la vallée du Cuyes ainsi que des potiers de San Miguel, Sígsig, Nabón et Taquil. Un grand merci également à Ioannis Iliopoulos (université de Patras, Grèce) pour les analyses pétrographiques du corpus, ainsi qu’au Service d’imagerie et de microscopie optique (SIMO) de la Maison archéologie et ethnologie, René-Ginouès (USR 3225 CNRS, Nanterre), où ont été réalisées les micro-photographies.

Références citées

ALCINA FRANCH José

1981 « Fechas radiocarbónicas en la arqueología del Ecuador », *Revista Española de Antropología Americana*, 11, p. 95-101.

ALMEIDA Napoleón, Guadalupe DE LARRIVA, Lauro CHACÓN et Diego SUÁREZ

1991 *Nuevos estudios sobre el Azuay aborigen*, Universidad del Azuay, Cuenca.

ARNOLD Dean

1994 « Tecnología cerámica andina: una perspectiva etnoarqueológica », in Izumi Shimada (dir.), *Tecnología y organización de la producción de cerámica prehispánica en los Andes*, PUCP, Lima, p. 477-513.

BALFET Hélène, Marie-France FAUVET-BERTHELOT et Suzana MONZON

1989 *Lexique et typologie des poteries pour la normalisation de la description des poteries*, Presses du CNRS, Paris.

BRIL Blandine

2015 « Learning to use tools: a functional approach to action », in Laurent Fillietaz et Stephen Billett (dir.), *Francophone perspectives of learning through work*, Springer, Heidelberg, p. 95-118.

BURGOS Hugo

2003 *La identidad del pueblo cañari, de-construcción de una nación étnica*, Abya-Yala, Quito.

CAULIEZ Jessie

2011 *2900-1900 av. n.-è. Une méthodologie et un référentiel pour un millénaire de produits céramiques dans le sud-est de la France*, Éditions APPAM, Aix-en-Provence.

CHACÓN Juan

1990 *Historia del Corregimiento de Cuenca 1557-1777*, Banco Central del Ecuador, Cuenca.

CIEZA DE LEÓN Pedro

1986 *Crónica del Perú (primera parte)*, PUCP/Academia Nacional de la Historia, Lima.

COLLIER Donald et John MURRA

2007 « Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano », in Benigno Malo (dir.), *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Cuenca, p. 16-158.

COURTY Marie-Agnès et Valentine ROUX

1995 « Identification of wheel throwing on the basis of ceramic surface features and microfabrics », *Journal of Archaeological Science*, 22, p. 17-50.

Catherine LARA

COUTET Claude

2014 « La caractérisation techno-stylistique de la céramique de tradition auroquinoïde en Guyane : une approche ethnoarchéologique de la céramique amérindienne », *Karapa*, 3, p. 6-20.

CRESSWELL Robert

1996 *Prométhée ou Pandore ? Propos de technologie culturelle*, Éditions Kimé, Paris.

DE BOER Warren et Donald LATHRAP

1979 « The making and breaking of Shipibo-Conibo ceramics », in Carol Kramer (dir.), *Ethnoarchaeology: implications of ethnography for archaeology*, Columbia University Press, New York, p. 102-138.

DE GALLEGOS Gaspar

1965 [1582] « Relación que enbio a mandar su magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia –San Francisco Pueleusi del Azogue », in Marcos Jiménez de la Espada (dir.), *Relaciones geográficas de Indias –Perú*, Ediciones Atlas, Madrid, p. 274-278.

DE GAURIA Min. de

1965 [1582] « Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Cañaribamba) », in Marcos Jiménez de la Espada (dir.), *Relaciones geográficas de Indias –Perú*, Ediciones Atlas, Madrid, p. 281-287.

DENÈS Laurence

2004 « Le battage dans la fabrication des céramiques coréennes à l'Âge du Fer », *Techniques et culture*, 42, p. 43-75.

DESBAT Armand et Anne SCHMITT

2011 « Techniques et méthodes d'étude », in André D'Anna, Armand Desbat, Dominique Garcia, Anne Schmitt et Frans Verhaeghe (dir.), *La céramique, la poterie du Néolithique aux temps modernes*, Éditions Errance, Paris p. 9-96.

DRUC Isabelle

2011 « Tradiciones alfareras del valle de Cajamarca y cuenca alta del Jequetepeque, Perú », *Bulletin de l'IFEA*, 40, p. 307-331.

FRESCO Antonio

1984 *La arqueología de Ingapirca (Ecuador)*, Comisión del Castillo de Ingapirca, Quito.

GALLAY Alain

2011 *Pour une ethnoarchéologie théorique: mérites et limites de l'analogie ethnographique*, Éditions Errance, Paris.

GARCÍA Jaume et Manuel CALVO

2013 *Making pots: el modelado de la cerámica y su potencial interpretativo*, Archaeopress (BAR international series, 2540), Oxford.

GARDIN Jean-Claude, Jean CHEVALIER, Jacques CHRISTOPHE et Marie-Rose SALOMÉ

1976 *Code pour l'analyse des formes de poteries*, Éditions du CNRS, Paris.

GOMIS Dominique

- 2007 « El territorio austral durante el Formativo tardío: una tentativa de reordenamiento espacial a partir de la arqueología », in Benigno Malo (dir.), *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Cuenca, p. 291-328.

GONZÁLEZ SUÁREZ Federico

- 1922 *Estudio histórico sobre los Cañaris pobladores de la antigua provincia del Azuay*, Universidad del Azuay, Cuenca.

GOSSELAIN Olivier

- 2000 « Materializing identities: an African perspective », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 7, p. 187-217.

GRIEDER Terence

- 2009 *Art and Archaeology of Challuabamba, Ecuador*, University of Texas Press, Austin.

HUYSECOM Éric et Anne MAYOR

- 1993 « Les traditions céramiques du delta intérieur du Niger », in Société française de promotion artistique (dir.), *Vallées du Niger*, Réunion des Musées nationaux, Paris, p. 297-313.

HIRSCHKIND Lynn

- 2013 « Historia de la población indígena del Cañar », *Revista de Antropología de la Casa de la Cultura del Azuay*, 20, p. 41-78.

IDROVO Jaime

- 1989 « La provincia del Azuay: una clave en el desarrollo histórico », *Catedral Salvaje*, 3, p. 3.
- 1990 « Siglos XVI y XVII: la desarticulación del mundo andino y sus efectos en la alfarería andina indígena del Austro ecuatoriano », in Jaime Idrovo et Alexandra Kennedy (dir.), *Cerámica colonial y vida cotidiana*, Fondation Paul Rivet, Cuenca.
- 2000 *Tomebamba, arqueología e historia de una ciudad imperial*, Banco Central del Ecuador, Quito.

IDROVO Jaime et Napoleón ALMEIDA

- 1977 *La cerámica en Ingapirca*, Comisión de Ingapirca, Cuenca.

IDROVO Jaime et Dominique GOMIS

- 2009 *Historia de una región formada en el Austro del Ecuador y sus conexiones con el norte del Perú*, Prefectura del Azuay, Cuenca.

JARAMILLO Mario

- 1976 *Estudio histórico sobre Ingapirca*, Universidad Católica, Cuenca.

JIJÓN Y CAAMAÑO Jacinto

- 1997 *Antropología prehispánica del Ecuador*, Museo Jacinto Jijón y Caamaño, Quito.

LARA Catherine

- 2015 *Yachac*, 13 (numéro spécial [« Catalogue de l'exposition "Présence du passé : la poterie contemporaine du sud-est de l'Équateur" »]).
- 2017 *Aportes del enfoque tecnológico a la arqueología precolombina: pasado y presente de la alfarería en el valle del río Cuyes y su región (Andes sur-orientales del Ecuador)*, Archaeopress (Paris Monographs in American Archaeology, 47), Oxford.

LEMONNIER Pierre

- 2004 « Mythiques chaînes opératoires », *Techniques et culture*, 43-44, p. 25-43.

LIVINGSTONE SMITH Alexandre

- 2007 *Chaîne opératoire de la poterie, références ethnographiques, analyses et reconstitution*, thèse de doctorat, département de Philosophie et Humanités, Université Libre de Bruxelles.

LYNCH Thomas et Susan POLLOCK

- 1981 « La arqueología de la cueva negra de Chobshi », *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana*, 2, p. 92-119.

MALO Benigno

- 2007 « Láminas adicionales », in Benigno Malo (dir.), *Reconocimiento y excavaciones en el Austro ecuatoriano*, Casa de la Cultura Ecuatoriana, Cuenca, p. 271-288.

MAYOR Anne

- 1994 « Durées de vie des céramiques africaines : facteurs responsables et implications archéologiques », in Jean Courtin et Didier Binder (dir.), *Terre cuite et société. La céramique, document technique, économique, culturel*, APDCA, Juan-les-Pins, p. 179-198.

MEYERS Albert

- 1998 « La tradición Tacalshapa y la arqueología del Cañar, Sur del Ecuador », in Sabine Dedenbach, Carmen Arellano, Eva König et Heiko Prümers (dir.), *50 Years Americanist Studies at the University of Bonn*, Verlag Anton Saurwein, Bonn, p. 169-199.

OGBURN Dennis

- 2001 *The Inca occupation and forced resettlement in Saraguro, Ecuador*, thèse de doctorat en anthropologie, Université de Californie, Santa Barbara.

PABLOS Hernando

- 1965 [1582] « Relacion que enbio a mandar su magestad se hiziese desta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Cuenca) », in Marcos Jiménez de la Espada (dir.), *Relaciones geográficas de Indias –Perú*, Ediciones Atlas, Madrid, p. 265-270.

PETERSON Sarah

- 2009 *Thin-section petrography of ceramic materials*, INSTAP Academic Press, Philadelphia.

QUINDI-PICHISACA Andrés

- 2011 « El territorio de la gran nación cañari », in Judith Blankenship (dir.), *La nación cañari y sus expresiones culturales*, NMAI/Museo Nacional del Indígena Americano, États-Unis, p. 33-37.

QUINN Patrick

- 2013 *Ceramic petrography, the interpretation of Archaeological pottery & related artifacts in thin-section*, Archaeopress, Oxford.

RAMÓN Gabriel

- 2013 *Los alfareros golondrinos: productores itinerantes en los Andes*, IFE/Sequilao Éditeurs, Lima.

RAMÓN Gabriel et Martha BELL

- 2013 « Re-placing plainware: pProduction and distribution of domestic pottery, and the narration of the pre-colonial past in the Peruvian Andes », *Journal of Anthropological Archaeology*, 32, p. 595-613.

RICE Prudence M.

- 1987 *Pottery analysis, a sourcebook*, University of Chicago Press, Chicago.

ROSTAIN Stephen, Geoffroy DE SAULIEU, Carla JAIME B. et Carlos DUCHE

- 2014 *Manga allpa, cerámica indígena de la Amazonía ecuatoriana*, IKIAM/SENESCIT, Quito.

ROUX Valentine

- 2007 « Ethnoarchaeology: a non historical science of reference necessary for interpreting the past », *Journal of Archaeological Method and Theory*, 14, p. 153-178.

- 2016 *Des céramiques et des hommes, décoder les assemblages archéologiques*, Presses universitaires de Paris Ouest, Nanterre.

ROUX Valentine et Marie-Agnès COURTY

- 2005 « Identifying social entities at a macro-regional level: chalcolithic ceramics of south Levant as a case study », in Alexandre Livingstone-Smith, Dominique Bosquet, Rémi Martineau (dir.), *Pottery manufacturing processes. Reconstruction and interpretation*, Archaeopress, Oxford, p. 210-214.

ROUX Valentine et Catherine LARA

- 2016 « Why potters have not borrowed the kiln? Comparing narratives of Indian and Ecuadorian potters », *Americae* [en ligne], 1 (Varia), <http://www.mae.parisnanterre.fr/articles-articles/why-potters-have-not-borrowed-the-kiln-comparing-narratives-of-indian-and-ecuadorian-potters/>, consulté le 05/12/18.

RYE Owen

- 1981 *Pottery technology. Principles and reconstruction*, Taraxacum, Washington.

SALOMON Frank

- 2013 « Ancestros, huaqueros y los posibles antecedentes del "Incaísmo" cañari », *Revista de Antropología de la Casa de la Cultura del Azuay*, 20, p. 7-40.

Catherine LARA

SARMIENTO DE GAMBOA Pedro

2007 *The history of the Incas*, University of Texas Press, Austin.

SHEPARD Ana

1956 *Ceramics for the Archaeologist*, Carnegie Institution of Washington, Washington.

SILLAR Bill

2009 « La saisonnalité des techniques », *Techniques et culture*, 52-53, p. 90-119.

SJÖMAN Lena

1989 *Las alfareras de Jatunpamba*, Fondation Paul Rivet, Cuenca.

1991 « La cerámica popular », *Artesanías de América*, 35, p. 153-174.

SKIBO James

2013 *Understanding pottery function*, Springer, New-York.

SOLANO Pedro

2011 « El origen de los cañaris », in Judith Blankenship (dir.), *La nación cañari y sus expresiones culturales*, NMAI, Washington, p. 25-31.

TEMME Mathilde

1982 « Excavaciones en el sitio precerámico de Cubilán », *Miscelánea Antropológica Ecuatoriana*, 2, p. 135-164.

VALDEZ Francisco

1984 *Les vestiges archéologiques de Sigsig Azuay Équateur, un exercice d'interprétation*, thèse de doctorat en ethnologie préhistorique, université Paris X, Nanterre.

VERNEAU René et Paul RIVET

1912 *Mission du service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud sous le contrôle scientifique de l'académie des sciences, 1899-1906. Ethnographie Ancienne de l'Équateur (premier fascicule)*, Gauthier-Villars, Paris.

WACHTEL Nathan

2013 [1971] *La vision des vaincus*, Gallimard (Folio), Paris.

WAZHIMA Patricio et Luis MOROCHO

1990 *Prospección arqueológica en la parroquia de Jima*, mémoire de licence, université de Cuenca, Cuenca.

YTALIANO Hernando

1965 [1582] « Relación que envió a mandar su majestad se hiciese de esta ciudad de Cuenca y de toda su provincia (Alausí) », in Marcos Jiménez de la Espada (dir.), *Relaciones geográficas de Indias –Perú*, Ediciones Atlas, Madrid, p. 287-289.